

les individus et la forme actuelle du capitalisme sous l'aspect de la captation de l'énergie libidinale, faisant ici référence à *ars industrialis* (www.arsindustrialis.org). Par ailleurs, il accuse les nouvelles technologies de participer à l'extension de la sphère culturelle, absorbant toutes les formes d'art pour les faire basculer dans la consommation et le divertissement. L'auteur explique que l'affaiblissement de la culture humaniste et la mise hors circuit progressive des sciences humaines et sociales répondent à un processus de domination largement favorisé par les avancées technologiques et la médiatisation.

Roberto Barbanti traite de la problématique des origines des arts multimédias et du rôle joué, dans ces formes d'expression, par les techniques de mémorisation et de diffusion du son. Jean-Yves Bosseur observe ensuite, à partir d'une approche historique, les interactions entre la musique et les arts visuels avec les nouvelles technologies. De son côté, Sophie Lavaud interroge l'impact des TIC, dans le domaine de la représentation picturale, en questionnant la manière dont notre époque numérique fait évoluer l'espace scénique bidimensionnel du tableau vers des formes de spécialisation tridimensionnelle virtuelle dans lesquelles le corps du spectateur joue un rôle primordial dans l'expérience de la réception grâce au dialogue interactif. Adoptant une posture résolument moderne, elle affirme que l'évolution des technosciences et des modèles informatiques fournissent désormais aux artistes des moyens inépuisables d'invention de formes sensibles autorisant l'ouverture des systèmes traditionnels de représentation.

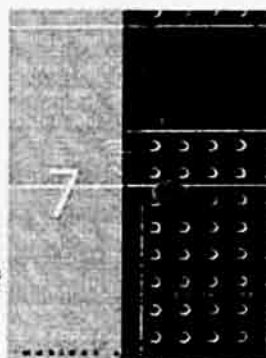
Fred Forest s'interroge sur l'art sociologique et esthétique de la communication : pour lui, l'avènement de nouvelles technologies conditionne notre manière de percevoir le monde, de le comprendre et de le restituer, créant une situation inédite dans l'histoire de l'humanité. Ces propos font écho, en partie, à ceux de Marc Jimenez, mais ouvrent sur un discours bien plus optimiste.

Pascale Weber présente de nouvelles démarches artistiques qui tentent de dessiner un territoire de l'art inscrit autour de modalités de présentation et interroge le rapport de l'œuvre aux différents lieux de monstration : le musée, l'Internet ou la rue. Les arts de la scène ne sont

pas oubliés. En effet, pas moins de huit articles y sont consacrés : théâtre, arts de la rue, danse et cirque. Le cinéma est également abordé ainsi que la thématique des biotechnologies concluant cet ouvrage qui n'est, à n'en point douter, que l'un des premiers d'une longue série à venir questionnant les impacts des outils numériques sur l'ensemble des pratiques artistiques.

Nicolas Becqueret

Gérôme Guibert
*La production
de la culture.
Le cas
des musiques
amplifiées en France*
Paris : IRMA, 2006, 558 p.



La production et la circulation des musiques amplifiées (pop, rock, techno...) sont analysées par un sociologue qui livre ici le fruit d'un long travail de recherche (et de pratique, puisque l'auteur est lui-même musicien). Il s'agit de l'ouvrage de référence sur le sujet, le plus complexe et le plus documenté en France, qui représente désormais le préalable à toute recherche universitaire sur le sujet. L'auteur ne se contente pas de saisir les pratiques contemporaines, en dissociant scène globale « industrialisée », dont il donne les modes de fonctionnement, et scènes locales; auxquelles il consacre une longue enquête en Pays de Loire, fondée sur l'observation participante et sur des entretiens. Il fait précéder ces deux plans d'analyse d'une longue introduction historique sur les musiques populaires qui débute au milieu du XIX^e siècle, par la présentation de la musique en milieux rural et urbain, l'étude du rôle des folkloristes, de la musique savante, du nationalisme, des caf'conc', avant l'invention des auteurs populaires, le développement de l'édition musicale, du *music hall*, du jazz, de la radio... Les musiques amplifiées, c'est-à-dire le rock à partir des années cinquante, sont vues comme un nouvel entrelacement de techniques, de médias, de droits, de formes artistiques et de générations

qui bouleverse le *music hall* français sans le révolutionner complètement. En effet, le rock français ne prend pas vraiment dans les années soixante, subissant une stratégie de *containment* yé-yé, le rock demeurera longtemps en France une forme exotique-exotisée plutôt que centrale dans la production de la musique. Ce sont les amateurs qui, par leur passion et leur sérieux dans l'érudition, la collection et le militantisme, vont finalement enraceriner cette nouvelle culture. Les dernières décennies voient alors le paysage se diversifier avec le punk, le funk, la world music, la reconfiguration des rapports entre auteurs, maisons de disques, médias et scènes locales.

Gérôme Guibert n'est à aucun moment réductionniste, ce qui est indispensable pour une recherche contemporaine qui rejette toute dénonciation. Il ne se perd pas en considérations inutiles, en détails innombrables relatifs aux divers sous-courants musicaux, ce qui est une tendance courante chez certains critiques. Il n'oublie pas de faire référence aux grandes traditions de recherche en sociologie de la musique, *Cultural Studies* et en production de la culture, de Simon Frith à Richard Peterson en passant par Patrick Mignon. Ce faisant, il opère une jonction entre travaux français, y compris ceux des historiens, et travaux anglo-saxons, que l'on sait plus nombreux et plus libérés sur le sujet. Cet effort indispensable dans le contexte scientifique français, encore frileux lorsqu'il s'agit d'aborder les médiacultures, qu'elles soient télévisuelles, dessinées ou musicales, est relayé par un investissement très important de l'auteur dans une revue qu'il a contribué à fonder, *Copyright Volume !*, véritable carrefour des recherches sur les musicalités les plus actuelles.

Un seul regret concernant cet ouvrage : un titre encore trop timide, masquant la richesse et la modernité de son contenu ! En reprenant l'expression technique de « musiques amplifiées », permettant d'aborder de façon neutre les objets que les musiciens et les amateurs appellent pour leur part rock-pop-punk-funk-techno-world, que les détracteurs considèrent pour leur part comme de la sous-culture ou de la culture un peu *light*, Gérôme Guibert reste en retrait du débat sur l'importance énorme des musiques populaires (expression ambiguë mais plus forte, très utilisée dans les pays anglo-saxons comme l'in-

dique l'auteur) dans les vies de nos contemporains. Mais dans son animation de la revue *Copyright Volume !* et dans ses travaux ultérieurs, ce péché par omission est oublié, dépassé et... pardonné !

Éric Maigret

Jean-François Gervais
Web 2.0
 Les internautes au pouvoir.
 Blogs, Réseaux sociaux, Partage de vidéos, Mashups

Paris : Dunod, 2007, 216 p.



Le tournant expressiviste du web donne naturellement lieu à une multitude de billets de blogs, de notes, d'articles, de rapports et d'ouvrages. Étudiants, journalistes, consultants, formateurs, enseignants et universitaires, blogueurs en tout genre, chacun y va de sa réflexion sur le stade actuel du développement d'Internet, auquel chacun, ce faisant, participe. Cette réflexivité généralisée de « tous ceux qui sont le web » mériterait une étude en soi, mais tel n'est pas l'intérêt de cette publication. L'ouvrage de Jean-François Gervais, responsable de la filière Multimédia à la direction de la Formation de l'Ina, a le grand mérite d'être hautement lisible et fort utile à tous ceux qui souhaitent à la fois disposer d'un panorama complet mais aussi d'une première historicisation du « stade 2.0 » d'Internet. Au fil des rachats successifs des *start up*, au gré de l'apparition et de la disparition des différents services proposés, par les majors d'Internet, il n'est pas vain de raconter les premières expérimentations de Flickr, Myspace, Google-Maps... Le style est plus narratif, riche d'histoires et d'exemples, que théorique, mais soucieux de didactisme avec un résumé à la fin de chaque chapitre. Le passage du web à l'échelle du territoire est tout à fait mis en évidence puisque le premier chapitre est consacré aux expérimentations de géolocalisation (Google Maps, GPS...) Ce